Mr. BINKS AUX CHAMPS
(Étude du congé d'un employé)

Nouvelle de Stephen CRANE

(Traduction de PAUL CARMIGNANI)

UN APRES-MIDI qu'il rentrait chez lui par le funiculaire de Broadway, Binks courbant la tête pour glisser un regard entre le chapeau d'une jeune femme et le journal d'un jeune homme, entrevit au passage un coin de Madison Square. Le vert du petit parc l'étonna vaguement. Il s'était habitué à voir un parc aux tons blancs et bruns ; aujourd'hui comme par enchantement, il était d'un vert radieux. Herbes et feuilles avaient surgi sans bruit comme si une grande lueur verte venue du ciel avait tout à coup inondé cette petite enclave aux couleurs désolées.

Le spectacle mit le cœur de Binks en fête : la nature proclamait qu'elle était toujours souveraine ; il en était venu à penser que la banque représentait le pivot de l'univers. De cette profusion de vert tendre, montait l'appel de voix lointaines et étouffées. De très subtils souvenirs affluèrent en lui. Ces myriades de feuilles sondaient son âme et murmuraient quelque chose de pur et de tendre sur un air qu'il n'avait pas oublié : la mélodie de son passé. Binks se prit à rêver.

Arrivé dans le petit appartement de Harlem, il se mit à table avec une expression de profond abattement que Mrs Binks eut tôt fait d'interpréter comme une insulte à son repas ainsi qu'au temps et au soin qu'elle avait apportés à sa préparation. Elle s'en offensa. « Qu'est-ce qu'il y a encore, Will ? », demanda-t-elle, péremptoire. C'était apparemment la millième fois qu'elle posait cette question. L'air ténébreux, Binks répondit sèchement : « Rien ». Il entendait par là que son trouble était trop subtil pour qu'une quelconque explication pût éclairer l'intelligence de sa femme.

Le chef de famille était d'humeur revêche. Les petits Binks s'arrêtèrent brusquement au milieu de leur vacarme et devinrent très circonspects. Ils savaient bien qu'il y avait péril à faire quoi que ce soit qui pût attiser l'ire paternelle. Ils étudiaient son visage de leurs grands yeux pleins de l'incertitude intense et grave des enfants. Ils mangeaient, de ce temps, avec une extrême prudence et maniaient leurs petites fourchettes avec tant de soin que l'on entendait à peine un bruit. Au moindre mouvement de leur père, ils levaient vers lui des regards craintifs et s'attendaient à le voir exploser.

Le repas se poursuivit dans un morne silence. Binks, après s'être éclairci la gorge pour en chasser la rage sourde qui la nouait, finit cependant par parler en lançant un regard vers sa femme. Les petits Binks parurent se recroqueviller, mais il se contenta de dire : « J'aimerais pouvoir partir quelque temps à la campagne ! »

Son épouse se hérissa sous le coup de la vaillante colère qui anime une femme lorsqu'elle juge bon de supposer que son mari manque de caractère. « Si je travaillais aussi dur que toi, si je peinais sur ces vieux registres comme tu le fais, je prendrais bien, moi, un congé de temps en temps, sinon j'enverrais leur vieux bureau au diable ». Sur son visage, se lisait une détermination toute romaine. Elle incarnait à cet instant toutes les formes de bravoure, de rébellion et de puissance.

Binks perçut confusément l'insincérité de cette émotion, mais, pour lors, se contenta d'un mouvement d'humeur. Un peu plus tard, cependant, il s'écriait soudain, d'une voix violente : « Regarde donc la tenue de Tommie ! Pourquoi diable ne mets-tu pas une bavette à ce gosse ? »

Par-dessus l'enfant, sa femme le foudroya du regard tandis, que de sa chaise, elle se penchait sur Tommie pour nouer la bavette exigée. Tous deux avaient l'air aussi agressif que des Peaux-Rouges en guerre. Dans les yeux de la femme se lisaient, intenses, le défi, l'hostilité et la volonté d'affirmer qu'en cet instant elle considérait l'homme qu'elle avait épousé comme son inférieur quant à l'intelligence, l'ardeur à l'ouvrage et la valeur. Ce regard n'exprimait que sarcasme pour les échecs de la vie de son mari. De son côté, Binks indiciblement révolté par ce qui lui apparaissait comme un manque absolu de compassion et de sensibilité féminines, répondit d'un regard qui accusait sa femme d'être une entrave, un monstre d'incompréhension et d'orgueil, le fardeau de son existence.

Cependant, le bébé se mit à pleurer, car dans son exaspération sa mère l'avait brusqué et lui avait fait mal au cou. Sa colère cherchant un exutoire, s'était traduite par une poigne très énergique. « Tiens-toi tranquille, Tommie », lui dit-elle. « Je ne t'ai pas fait mal. Cesse donc de pleurnicher dès qu'on te touche ! » Il fit un gros effort sur lui-même pour étouffer ses bruyants sanglots, mais les larmes continuèrent à rouler sur ses joues et sa lèvre inférieure frémit sous le coup de ce premier sentiment d'injustice et de la rage impuissante d'un enfant qui, au milieu des pleurs, semble tramer de sombres vengeances.

« Je ne comprends pas pourquoi tu ne fais rien pour arrêter ces éternelles jérémiades », dit Binks pour mettre un point final à la discussion. Après quoi, il se leva pour aller fumer, laissant là Mrs Binks avec les enfants et une table en désordre à ranger.

Plus tard, une fois les enfants couchés, Binks dit à sa femme : « Nous devrions quitter la ville pour quelque temps, au moins en ce moment. En été, c'est supportable, mais au printemps... » De la main, il fit un geste qui exprimait tout ce qui renaît dans le cœur de l'homme lorsque le printemps s'offre au regard.

— Ça va coûter gros, Phil.

— Je sais, répondit Binks. Tous deux se mirent à réfléchir tout en contemplant autour d'eux les signes de leur pauvreté. « Et d'ailleurs, je ne crois pas qu'il me serait possible de m'absenter », ajouta-t-il après un silence.

Ils s'en tinrent là. Mais deux ou trois jours plus tard, Binks rentra du travail en annonçant : « Margaret ! Que les enfants soient prêts pour samedi midi ; nous allons tous passer le dimanche chez ta tante Sarah ! »

À son retour, le samedi, si grande était sa hâte que, dans sa course, son chapeau était remonté sur le sommet de la tête. Mrs Binks, tout en ajustant le sien devant le miroir se retournait de temps à autre pour réprimander les enfants qui, parés de leurs habits neufs, allaient de ci de là avec raideur et rencontraient toutes sortes d'infimes difficultés. Ils étaient prêts depuis onze heures. Mrs Binks avait dû les gronder sans cesse, l'un après l'autre quand ce n'était pas les trois à la fois.

« Dépêche-toi », dit Binks à peine arrivé, « Y'a pas de temps à perdre. Dis donc, Jim ne va pas garder ce chapeau, j'espère ? Où est celui du dimanche ? Grand Dieu, regarde un peu la robe de Margaret ! Elle est déjà toute sale ! Tommie, reste tranquille, tu entends ? Bon, vous êtes prêts ? »

Ce n'est qu'après avoir laissé la ville loin derrière et lorsque le train s'enfonça dans le New Jersey que la famille retrouva son équilibre. À ce moment-là, une bouffée de fraîcheur agreste vint les effleurer et apaiser leur nervosité. Binks perdait la tête au milieu des omnibus et des bacs quand il lui fallait escorter une femme et trois enfants. Il appréciait fort les vastes étendues de verdure que traversaient des routes aux reflets dorés. Le paysage rendait plus sensibles son impression de loisir et l'absence de toute responsabilité.

Près de la voie ferrée, une petite rivière bondissait sur les rochers. Parfois son frais grondement parvenait faiblement aux oreilles. À l'arrière-plan, se dressaient les Monts Ramapo, légèrement teintés de mauve et surmontés de petits pics resplendissant sous les feux du soleil. Binks se mit à plaisanter lourdement avec les enfants. Eux, de leur côté, posaient les questions les plus impossibles sur des détails du paysage. Mrs Binks s'était enfoncée dans son siège avec un air de profonde satisfaction et, fait extraordinaire, paraissait détendue.

En descendant du train dans la petite gare de village, ils suscitèrent le plus vif intérêt. Deux ou trois badauds, pris d'une sorte de frénésie, se mirent à les observer. Ils étaient apparemment fascinés par les Binks et semblaient se livrer à toutes sortes de conjectures fantaisistes et passionnées sur leur compte. Même l'employé des Chemins de fer garda, en entrant dans la gare, la tête tournée vers eux. De l'autre côté de la rue empoussiérée, plus large en cet endroit, un groupe d'hommes installés sous la galerie d'une épicerie délabrée mirent la main sur les yeux pour s'abriter du soleil. Les Binks avaient le vague sentiment d'être un cirque en parade, ce qui les déroutait quelque peu. Binks regardait de haut en bas, de droite à gauche, s'efforçant d'ignorer le regard scrutateur des citoyens. Finalement, il s'approcha des badauds qui se redressèrent vivement, l'air aux aguets.

— Pouvez-vous me dire où habite Miss Pattison ?

Les badauds se levèrent comme un seul homme.

— C'est la troisième maison en suivant cet'rue.

— C'est une maison blanche aux volets verts !

Binks se rendit compte que la tante de sa femme était un personnage notoire et que leur arrivée constituait un événement d'une importance considérable. Lorsque, d'un pas martial, il repartit à la tête de sa petite troupe, il avait l'impression d'être un tambour-major. Les yeux rivés sur lui, les badauds le regardèrent s'éloigner.

De chaque côté, la rue était bordée d'une rangée d'arbres austères et majestueux. C'était un peu comme si on défilait entre les panaches d'un immense corbillard. Ces arbres, murmurant sourdement dans la brise légère, accablaient le passant d'un sentiment de mélancolie et de tristesse. À l'écart de la route, retranchées derrière des parterres de fleurs et des haies de buis, les maisons sommeillaient dans l'air alangui. Par l'intervalle les séparant, on apercevait dans toute leur splendeur les champs émaillés d'or et de verdure. Des coins ensoleillés, montait le chant monotone d'insectes bourdonnants et, dans une basse-cour, perdue au loin, une poule fit soudain entendre un long gloussement effarouché. Il y avait dans la sérénité du paysage un message de paix et de vertu qui parut d'une incroyable monotonie à ces guerriers de la métropole. La ville est synonyme de conflit. Les Binks s'irritèrent et s'étonnèrent un peu de la tranquillité de la petite ville. Cette vie ne leur révélait rien de captivant ou même d'intéressant. Elle avait un côté insupportable. Mrs Binks déclara : « Si je devais vivre ici, je deviendrais folle ». Un guerrier au sang fougueux se retirant, après avoir connu l'ivresse du combat, en un lieu où règne un calme absolu, aurait sans doute trouvé la paix bien insipide. Et tel était le sentiment des Binks arrivant de New York. Ils avaient toujours dénoncé comme crime et péché le choc des intérêts commerciaux, mais à présent ils commençaient à voir là quelque

chose d'admirable. C’était sagesse suprême. Ils répudiaient leurs expressions favorites telles que « l’argent maudit », « la folle passion du lucre », « la curée des emplois ». Le mépris qu'ils éprouvaient pour le calme environnant exaltait par contraste les conflits dont la ville est le théâtre. Ils étaient en tout cas d'une admirable ingéniosité.

Néanmoins, ce que leurs sens percevaient avec acuité c'était la senteur de l'air, l’éclat du soleil, la magnificence des champs et des collines. La tête encore pleine du tintamarre et du tumulte de la ville, ils entendaient le chant de la religion universelle, l’hymne puissant et mystique de la nature dont la mélodie retentit dans tout paysage. Ce chant en appelait à leur être intime. C'était comme si la terre avait rappelé des enfants ingrats et oublieux, et le verbe maternel, puissant et lourd de sens, les remplit soudain d'humilité C'était la voix de l'univers au pouvoir de laquelle nul ne peur échapper. L'homme qui l'entend garde toujours le silence. Il comprend alors que toute parole est sacrilège.

Une fois parvenus à la troisième maison (la blanche aux volets verts), ils aperçurent une femme qui portait une capeline à carreaux et marchait lentement le long d'une allée. Autour d'elle, c'était une profusion de fleurs et d'arbustes. Sur la pelouse, haute et enchevêtrée, poussaient des cerisiers. Leur feuillage vert sombre était constellé de fruits d'un rouge éclatant. Dans leurs branches, de moineaux livraient bataille. Dès qu'ils virent la dame à la capeline les enfants se mirent à crier.

— Coucou, Tante Sarah !

La femme mit une main sur les yeux.

— Eh bien, ça alors, mais c'est Margaret Binks ! Et Phil ! En voilà une surprise !

Elle vint gaiement à leur rencontre.

— Alors comment se porte la petite famille ? Ça me fait rudement plaisir de vous voir !

Les enfants, débordant d'enthousiasme, débitaient questions sur questions et s'exclamaient tandis qu'elle accueillait leurs parents.

— Dis, Tante Sarah, donne-moi des cerises !

— Regarde ce monsieur là-bas !

— T’as vu les fleurs ?

— Donne-moi des fleurs, Tante Sarah !

Et le petit Tommie, que l'importance de ce qu'il allait communiquer fit rougir jusqu'aux oreilles, brailla : « Tanta Sa'ah, chez nous y'a des omnibus à cheval ! » Plus tard, il s'écria : « On est venu dans le train à vapeur ! »

Tante Sarah déployait l'hospitalité la plus chaleureuse, qui rayonnait sur eux comme un soleil. Elle faisait des efforts désespérés pour s'emparer de leurs affaires afin de les ranger à l'intérieur. On se disputa presque les bagages. Les enfants la harcelaient de questions bruyantes ; elle faisait des efforts héroïques pour y répondre. Tommie la submergeait parfois d'un flot de nouvelles.

Les rideaux de la salle à manger étaient tirés pour empêcher les mouches d'entrer. Il en résultait une pénombre fraîche et profonde où les coins des vieux meubles interceptaient quelques rayons de lumière vagabonde qu'ils réfléchissaient avec un doux éclat. Tout était disposé dans un ordre indiciblement méticuleux qui était le contraire du confort. Une branche de pommier, agitée par la brise légère, frottait doucement contre les volets clos.

— Ôtez donc vos affaires, dit Tante Sarah.

Binks et son épouse restèrent à parler avec Tante Sarah, mais les enfants, sans perdre une minute, s'égaillèrent aux quatre coins de la ferme en furetant partout. Découvrir le ruisseau derrière la grange fut pour Jimmie l'affaire d'un instant. La petite Margaret folâtrait parmi les massifs et laissait échapper des petits cris à la vue de fleurs nouvelles et de merveilles inconnues. Tommie, plongé dans un silence méditatif, contempla quelque temps les cerisiers, puis alla chercher une gaule qui, toutes proportions gardées, se révéla très lourde. Il pouvait tout juste garder l'équilibre sous son poids ; il la traîna avec toutes les peines du monde jusqu'à l'endroit désiré et parvint tant bien que mal à la relever. Puis, d'un air déterminé, il entreprit de s'attaquer aux arbres. Très souvent son coup passait à côté du cerisier et la gaule s'abattait lourdement sur le sol. Cette manœuvre exigeait des efforts surhumains. Mais ensuite, il fit tomber à plusieurs reprises deux ou trois cerises d'un seul coup de son arme, sauvagement asséné.

Binks et sa femme passèrent la plus grande partie de l'après-midi dehors, sous le pommier près de la maison. Lui était allongé sur le dos, la tête dans l'herbe haute et drue. Elle se balançait mollement dans un fauteuil à bascule qu'on avait sorti de la maison. Tante Sarah qui, de temps à autre, faisait une apparition, s'était lancée dans des histoires de famille et les Binks n'avaient qu'à prêter l'oreille. Ils en étaient ravis car l'air lourd et alangui, tout vibrant du bourdonnement des insectes, les avait plongés dans une profonde indolence.

C'est là qu'accourut Jimmie après sa chute dans le ruisseau d'où il était remonté à grand peine. Tout en prenant soin d'écarter les bras de son petit corps ruisselant, il poussait des hurlements effroyables. Il fallait voir son costume marin flambant neuf ! Margaret venait souvent décrire les merveilles découvertes au cours de ses randonnées et Tommie, après sa redoutable joute avec les cerisiers, les rejoignit, chancelant et finit par s'endormir au beau milieu du long

récit de ses exploits. La brise agitait les mèches retombant sur son jeune front. Sa respiration s'exhalait en profonds soupirs de satisfaction. Un instant après, il tourna la tête pour mieux se blottir dans l'herbe. Un de ses bras était rejeté au-dessus de sa tête avec un charmant abandon. Mrs Binks cessa de se balancer pour le contempler. Puis elle se pencha pour écarter doucement un brin d'herbe qui frôlait la tempe de l'enfant. En se redressant, elle s'aperçut que Binks était également tout occupé à contempler Tommie. Ils se regardèrent alors, échangeant un léger sourire. La voix d'un laboureur, tançant ses chevaux dans un champ, au loin, déchira le silence.

La paix des champs et des collines descendit sur les Binks. Ils permirent à Jimmie de s’asseoir dans son lit et de manger du gâteau tandis que séchaient ses vêtements. L'Oncle Daniel, de retour sur son chariot, leur exposa la fastidieuse histoire d'un cochon qu'il avait vendu à un homme à la barbe rousse. Ils n'eurent aucune peine à y trouver un grand intérêt.

Binks se lança avec effusion dans des commentaires démesurés. Il ne voulut rentrer qu'après y avoir été contraint. Sitôt le repas terminé, il entraîna sa femme dans une promenade jusqu'au sommet de la colline derrière la maison. Au dire de l'Oncle Daniel, on avait de là-haut une vue splendide.

Le sentier aux pierres grises dans le crépuscule montait devant eux, droit comme une colonne. Les pins, inspirés par la brise du soir, commençaient à fredonner sur un ton funèbre. Mrs Binks avait du mal à grimper ce sentier escarpé. Binks dut lui venir en aide et le fit avec beaucoup d'attention et de tendresse. Il y avait là comme une réminiscence du temps où il lui faisait la cour. C'était une répétition du passé. Tous deux en furent agréablement émus bien que chacun de son côté laissât subtilement voir à l'autre qu'il réprouvait cette émotion comme indigne de bons Américains, car elle avait sa fierté de femme et lui, comme homme, se tenait en grande estime.

Une fois au sommet, ils s'assirent sur un tronc d'arbre au bord d'un abrupt. Le silence du soir enveloppait la terre à leurs pieds. Loin au couchant, le soleil disparaissait derrière des bancs de nuages blonds, dont les formes tourmentées et houleuses esquissaient des escarpements, des pics et des gorges. De chaque côté, se dressaient en rangs immobiles les collines mauves. Des volutes d'ombre profonde masquaient la vallée. Lentement s'accomplit le mystère de la tombée du jour. Les nuages blonds prirent en s'estompant un reflet jaune, puis vert, un vert pâle et lumineux d'un flou inexprimable. Le pourtour des collines n'était qu'une arête de pourpre. Les montagnes se colorèrent d'un bleu profond. Du fond de la nuit, qui approchait à l'orient, s'éleva une brise légère. Les arbres de la colline firent entendre des voix plaintives en s'inclinant vers les dernières splendeurs du jour mourant.

Le chant des arbres montait dans l'air immobile en une grave et nostalgique mélodie. Il était empreint d'une tristesse infinie qui évoquait la naissance, la servitude et la mort. C'était une lamentation qui disait les douleurs et les peines de tous les siècles. C'était le symbole de la souffrance, de toutes les souffrances. Chacun y perçoit l'expression de sa propre peine. C'est la voix de la lamentation universelle.

Tandis que les arbres s'enchevêtraient et se pliaient comme pour dissimuler quelque spectacle à leurs yeux, les tons verts firent place aux bleus. Une pâle lueur jaune succéda à la pourpre. Le soleil était mort.

Les Binks avaient gardé le silence. Le chant des arbres inspire l'effroi. Ils étaient restés immobiles pendant toute la durée de cette solennité, captivés par les métamorphoses puissantes et ineffables qui leur parlaient de l'issue fatale — l'échéance inéluctable. Leurs yeux avaient pris une expression impersonnelle. Ils étaient purifiés, châtiés par ce sermon, cette voix qui, du ciel, les appelait. Les collines avaient parlé et les arbres fredonné leur chant. Binks finit par étendre le bras d'un geste interrogateur.

« Je me demande pourquoi », dit-il ; « Je me demande pourquoi diable ce... pourquoi ça... pourquoi... »

Ce que sa bouche ne pouvait formuler, c'était la quête muette et séculaire. Mais Mrs Binks venait d'avancer le bras et de le glisser dans celui de son mari. Elle inclina tendrement la tête contre son épaule.